

aventureuses à travers le monde, de venger les revers éprouvés dans les Gaules, se préparent à envahir de nouveau l'empire romain. Attila décide que l'Italie et cette grande Rome, que tous les chefs des Barbares ont mission de visiter, seront le but de l'expédition. Les vides causés par les immenses pertes de l'invasion des Gaules et de la bataille de Châlons avaient été promptement comblés. Des tribus de Barbares venaient, par un mouvement perpétuel, comme le cours réguliers des fleuves, se verser dans cet océan de peuples. Au signal donné par Attila, les Huns s'ébranlent, quittent la Pannonie, franchissent les Alpes-Julienne, et mettent le siège devant Aquilée. Cette ville, bien fortifiée, opposa une longue et vigoureuse résistance.

« Attila, découragé, était à la veille d'abandonner le siège, quand une circonstance futile, interprétée comme un présage heureux, décida le chef des Huns à tenter de nouvelles attaques. Au lever du soleil, il était sorti de son camp pour faire le tour de la ville, afin de découvrir l'endroit le plus favorable pour un assaut, quand il aperçut des cigognes s'envoler du haut d'une des tours qui protégeaient les remparts, et, contre leur coutume, porter dans des campagnes éloignées leurs petits qu'elles avaient enlevés de leurs nids. Attila vit dans cette retraite un présage du sort réservé à la ville d'Aquilée. Il fait partager cette conviction à ses soldats, ordonne un nouvel assaut qui, cette fois, rend les Barbares maîtres de la place. Toute la garnison et les hommes en état de porter les armes sont massacrés. Après avoir enlevé les femmes et toutes les richesses de la ville, ils y mirent le feu et se retirèrent dans cette opulente partie de la plaine d'Italie située à l'embouchure des grandes rivières et nommée la Vénétie. Tous les habitants, terrorisés par la catastrophe d'Aquilée, se réfugièrent dans les îles à moitié inondées qui embarrassent les bouches de l'Adige, du Pô, de la Brenta et du Tagliamento. Ils s'abritèrent sous des cabanes de feuillages et y transportèrent tout ce qu'ils avaient pu sauver de leur fortune ; leur séjour se prolongeant, ils établirent des habitations plus commodes et plus solides : des petites villes furent fondées, et c'est ainsi que Venise sortit du milieu des eaux. Milan, Pavie, Vérone, toutes les villes de la Haute-Italie tombèrent au pouvoir des Huns. Qui donc résiste à ces Barbares ? qui protège les populations ? que fait l'empereur d'Occident, puisqu'il y a encore un empereur ? Où sont les armées victorieuses dans les champs catalauniques ? Le dernier des généraux romains, Aëtius, ne tentera-t-il pas de sauver Ravenne, la ville impériale, Rome, la ville des Césars, l'Occident, toute l'Italie, l'antique civilisation ? Valentinien III, usé par la débauche, n'a pas même la force de penser au danger qui le menace. Ce qui restait de soldats au maître du monde a été épuisé dans les plaines de Châlons, et les débris de cette armée sont restés dans les Gaules. Aëtius a-t-il été dans l'impuissance de former une autre armée ? Voyant cet Empire condamné à mourir, a-t-il eu des pensées de trahison pour se ménager la faveur des conquérants ? Malheureusement pour la mémoire d'Aëtius, il avait été déjà l'allié de ces mêmes Huns. Quoi qu'il en soit, aucun moyen de résistance ne s'est trouvé organisé, et Attila n'a qu'à poser le pied sur Rome et l'Italie pour les écraser.

« L'empereur, averti qu'il n'est plus en sûreté dans Ravenne, se sauva à Rome près du Pape. L'héritier des Césars qui ont voulu étouffer dans des flots de sang la religion catholique, n'a plus d'espoir de salut pour sa personne, son trône et son empire que dans la protection du chef de cette religion. Attila avait établi son camp sur les rives du Pô, d'où il se disposait à envahir l'Italie centrale et à venir s'emparer de Rome. L'empereur, le Sénat et le peuple vivaient dans la plus cruelle anxiété, s'attendant à subir le sort de toutes les autres villes tombées au pouvoir des Barbares. Dans cette situation désespérée, tous les regards se dirigent sur le Souverain-Pontife. Une députation solennelle se présente devant saint Léon et sollicite son intervention auprès d'Attila. Ce grand Pape, ne consultant que son amour pour sa patrie et le peuple dont il était le pasteur et le père, accepta cette mission aussi difficile que périlleuse. Jamais ambassadeur ne fut chargé d'une négociation du succès de laquelle dépendaient de si vastes intérêts. Il ne s'agit pas ici seulement d'une ville et de ses habitants, mais de l'univers et de la chrétienté. Si Rome tombe au pouvoir des Barbares, s'ils s'emparent de l'Italie, ils seront bientôt les maîtres du monde, et alors que devient le christianisme ? Car avec Rome disparaît le centre de l'unité spirituelle qui a dirigé l'établissement et les progrès de l'Eglise pendant les siècles qui viennent de s'écouler. Où trouver une autre ville qui remplisse la même fonction ? L'Afrique gémit sous les persécutions des Vandales ; l'Espagne et la Gaule sont, en grande partie, occupées par les Goths ariens ; l'Eglise d'Orient est divi-

sée par les hérésies, par l'ambition et la tyrannie des évêques. L'heure est arrivée d'une de ces crises terribles dans lesquelles le travail des siècles passés, l'œuvre des siècles futurs dépendent d'une de ces résolutions héroïques qui font l'immortalité d'un acte et d'un homme dans l'histoire. Saint Léon est cet homme. Le jour où Dieu l'a fait asseoir sur la chaire de saint Pierre, il a été convaincu, et on l'a entendu proclamer cette croyance, que dans sa personne reposaient les destinées du christianisme, que c'est lui, chef des évêques, qui doit réaliser la mission donnée et la promesse faite aux successeurs de saint Pierre ; que si des obstacles extérieurs s'élèvent pour entraver le libre développement du christianisme, le grand apôtre veille toujours pour briser ces obstacles, protéger et sauver l'Eglise, et avec elle et par elle la civilisation et la nouvelle organisation sociales. Inspiré et soutenu par ces sentiments, saint Léon va se présenter devant le chef de ces Barbares qui font trembler la terre entière.

« Le 11 juin 452, le Pape, accompagné d'Avienus, personnage consulaire, de Trigetius, gouverneur de Rome, et de plusieurs membres de son clergé, se mit en route pour aller à la rencontre d'Attila. Il joignit le chef des Huns sur les bords du Mincio, non loin de Mantoue, à un endroit occupé aujourd'hui par la petite ville de Peschiera. Avant de pénétrer dans le camp des Barbares, saint Léon revêtit ses ornements pontificaux, et au milieu de ses prêtres et de ses diacres en habits sacerdotaux, il aborda Attila. Dans cette mémorable entrevue, que se passa-t-il ? quel fut le langage tenu par saint Léon ? quelle réponse fut faite par Attila ? par quels signes extérieurs se manifesta l'action divine exercée sur le roi barbare ? Il y a là un de ces secrets déposés dans les trésors mystérieux de la grâce céleste, que l'humilité du grand Pape, instrument visible de la Providence dans cette décisive circonstance, ne révéla jamais, et sur lequel nous rencontrons dans les historiens les récits les plus confus et les plus divers. En fait, contre toute prévision humaine, Attila victorieux, Attila qui n'avait qu'à lancer son cheval pour se rendre maître de la ville des Césars, de cette Rome, but magique de la convoitise de tous les peuples barbares, Attila se rend à la parole de ce chef d'une religion à laquelle il ne croit pas, accorde, sans hésiter, ce qui lui est demandé : la paix, sa retraite de l'Italie. Aussitôt il exécute sa promesse, et la foule de ces hordes avides de sang et de pillage repasse le Danube. C'est la quatrième fois que le chef des Huns se voit arrêté dans sa marche par le Dieu de sainte Geneviève, de saint Aignan et de saint Loup.

« Saint Prosper, qui résidait à Rome auprès de saint Léon, raconte cet événement extraordinaire dans sa chronique, comme je viens de le faire connaître. Un autre historien, Cassiodore, né à la fin du cinquième siècle, prétend dans ses épîtres que son père, Carpilion, figurait comme chef de l'ambassade envoyée auprès d'Attila, et que même ce fut l'éloquence de ce Carpilion qui changea si miraculeusement la résolution d'Attila. L'amour de la gloire paternelle a rendu Cassiodore bien ridicule dans ses assertions. Comment croire qu'une mission si importante, auprès d'un tel souverain, aurait été confiée à un individu alors très jeune et d'un rang aussi peu élevé que celui de Carpilion, qui était simple notaire des tribuns ? Cassiodore est le seul écrivain, sans exception, qui parle du rôle joué par son père dans cette circonstance. Quand il rédigea sa chronique, il sentit le besoin de réparer l'inexactitude commise aux dépens de saint Léon ; car il déclare formellement que le pape Léon, député par l'empereur Valentinien, fit la paix avec Attila.

« Le monde entier fut vivement saisi par le récit d'une scène aussi grandiose et aussi merveilleuse. Dans les premières années du sixième siècle, lorsque les Orientaux écrivirent au pape Symmaque pour implorer son assistance et lui demander sa communion, ils n'imaginèrent pas d'exemple plus décisif pour enflammer sa charité que celui de saint Léon abordant Attila et domptant sa féroce. En effet, disent-ils, si l'archevêque Léon, qui a précédé Votre Sainteté, et que l'Eglise a placé au rang des bienheureux, ne jugea pas indigne de lui de courir en personne se jeter aux pieds d'Attila, c'est à dire d'un Barbare sans feu ni lieu, afin de prévenir la captivité corporelle, non-seulement des chrétiens, mais aussi (comme il est vraisemblable) des juifs et des païens même, combien plus appartient-il à Votre Sainteté de se hâter, pour adoucir ou pour faire cesser, non pas la captivité corporelle, qui a lieu pendant la guerre, mais celle des âmes qui ont déjà été réduites à la servitude, ou qui tombent chaque jour dans l'esclavage.

« Le bon sens des peuples, dans l'impossibilité d'expliquer par des raisons purement humaines cet événement prodigieux, l'attribua tout entier à l'influence miséricordieuse de Dieu, et de là s'est perpétuée une tradition vénérable, universellement répandue au huitième siècle.